

Laval théologique et philosophique



MILANO, Andrea, PAVAN, Antonio, dir., *Persona e personalismi*

Valdemar Cadó

Volume 46, Number 2, juin 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/400542ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/400542ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cadó, V. (1990). Review of [MILANO, Andrea, PAVAN, Antonio, dir., *Persona e personalismi*]. *Laval théologique et philosophique*, 46(2), 273–276.
<https://doi.org/10.7202/400542ar>

sens de la sexualité, l'ouverture aux autres et le sens de la personne. Le sens de l'unicité de Jésus-Christ et l'originalité avec laquelle chacun est appelé à vivre sa relation avec lui deviennent des aspects privilégiés de l'apprentissage de l'amour de Dieu. On le voit bien, l'apprentissage d'une relation avec le Dieu de Jésus-Christ rejoint la personne dans son intégralité. Le « devenir adulte dans la foi », tout en demeurant personnel, s'élabore progressivement par la découverte du sens de Dieu pour soi, l'engagement de toute la personne envers Dieu et le mûrissement continu vers l'intimité et l'harmonie intérieure.

Gabriel CHÉNARD
Université Laval

EN COLLABORATION, **Persona e personalismi** (La personne et les personalismes), aux soins d'A. Pavan et A. Milano, Naples, Ed. Dehoniane, 1987, 466 pages (15,5 × 21,5 cm).

Le titre suggère le mouvement de pensée développé en Europe, surtout en France, dans la première moitié de notre siècle, dû principalement à E. Mounier et à la revue « Esprit ». En effet, c'est cela le noyau du livre (et de la bibliographie finale). Mais ce n'est pas tout : avant d'y arriver, on passe en revue, dans des études historico-théologiques, les dix-neuf siècles précédents de la pensée occidentale sur la personne, vue autant par rapport aux hommes qu'attribuée à Dieu.

Le premier texte, d'Andrea Milano, de l'Université de la « Basilicata » à Potenza, commence avec les débuts du Christianisme, car, selon les collaborateurs de cette œuvre, c'est ce mouvement religieux qui a introduit la réflexion sur la personne, à travers ses deux thèmes majeurs : « un Dieu en trois personnes » et « une personne en deux natures ». L'annonce de ce Dieu « un et trois » et de son Christ « un et deux » indique par ses propres termes le paradoxe et les problèmes de la personne lorsque attribuée à Dieu.

En commençant par les réflexions d'Origène et de Tertullien, il trace les échelons de l'élaboration autant du contenu (doctrine) que de la terminologie de la personne. Il y donne une place spéciale aux théologiens grecs dits Cappadociens (saint Basile de Césaré et saint Grégoire de Nysse), qui au IV^e siècle ont élaboré les notions d'« ousia » et de « hypostasis », délaissant déjà le terme « prosopon » initialement utilisé par certains penseurs pour désigner la personne. Saint Athanase et les Conciles

généraux de l'Église, en lutte contre des hérésies telles que l'Arianisme, le Sabellianisme et le Nestorianisme, vont préciser ces notions.

Entretemps, les latins aussi vont collaborer à cette réflexion. Après Tertullien, il y aura, entre autres, Marius Victorin, Hilaire de Poitiers et Augustin. Ces auteurs n'aiment pas le terme « personne » pour dire Dieu en tant que trois. Victorin explicite le « un Dieu en trois personnes » par « una substantia, tres subsistentiae ». C'est surtout Augustin qui, refusant le mot « personne », va élaborer le contenu de cette notion. En se servant surtout de la philosophie néo-platonicienne, avec quelques emprunts à Aristote, c'est lui qui va introduire l'expression « substantia individua » qui plus tard fera fortune.

C'est cependant Boèce qui va faire une réflexion plus compréhensive et donner la « définition » (substantia individua rationalis naturae) qui va faire autorité jusqu'aux temps modernes. Au Moyen Âge, c'est autour de la définition boécienne que les théologiens, entre lesquels va exceller Thomas d'Aquin, vont développer leur pensée. L'auteur fait noter qu'à ce sujet Thomas d'Aquin réalise la jonction de la pensée de Boèce avec celle d'Augustin.

Critiquée depuis le début et au long de l'histoire, cette « définition » garde le mérite d'avoir caractérisé ce dont il s'agit : la personne.

Le pas suivant dans l'histoire de cette réflexion sera donné par la « réforme protestante », au XVI^e siècle. Tout compte fait, son apport est assez limité, car on peut qualifier de « conservatrice » sa doctrine sur la personne, surtout vis-à-vis la trinité de Dieu.

L'auteur avait indiqué au début que la réflexion théologique des premiers Pères de l'Église était plutôt « économique » qu'« ontologique » : on y cherchait à expliquer ce que la trinité et le Christ étaient pour nous les hommes et pour notre salut, plutôt que de savoir ce que Dieu et le Christ sont en eux-mêmes.

Le Moyen Âge va développer surtout la théologie ontologique. Luther va redonner la priorité à l'aspect sotériologique, économique, que plus tard on va dénommer « kérygmaticque ». Mais ni Luther, ni Melancthon ni Calvin ne renient la foi ou le vocabulaire de l'Église ancienne. Luther présente une grande résistance au mot personne attribué à Dieu, préférant de loin le langage des Écritures ; et il se manifeste souvent contre les « spéculations philosophiques » de ceux qui veulent savoir et

expliquer qui est Dieu en lui-même, vu que Dieu s'est manifesté pour nous et pour notre salut. Melancthon essaie même une nouvelle définition de personne, qui se veut plus explicite et plus exacte, mais il ne fait guère plus que changer quelques mots par d'autres de la théologie médiévale.

Calvin qui, en plus de réformer la doctrine et le vocabulaire de la « vraie Église », se bat contre les anti-trinitaires, surtout des italiens (Serveto, Socino), qui à son époque répandent leurs idées ; Calvin, disons-nous, suit surtout Augustin. Ces réformateurs restent cependant dans la perspective « ontologique », même si leurs théologies sont explicitement « économiques ».

Un changement important dans la pensée sur la personne advient par le passage de la substance à la subjectivité, courant inauguré par le cogito de Descartes et achevé, dans une certaine perspective, par Hegel. Il y aura aussi Schleiermacher et sa « doctrine de l'autoscience religieuse » ; K. Barth, R. Bultman, P. Tillich ; et les catholiques M.J. Scheeben, M. Schmaus, J. Alfaro et K. Rahner ; et finalement H. Mühlen, H. Moltman, J. Jaspers et H. Otto, avec l'apport caractéristique de chacun de ces auteurs.

Dans une brève et consistante communication, V. Melchiorre, de l'Université Catholique de Milan, propose une « herméneutique de la personne », laquelle cherche, à travers l'étymologie et des analyses du terme personne, ses significations originelles et ses usages métaphoriques. Entre autres aspects, il souligne l'usage analogique qu'en fait Thomas d'Aquin, pour l'appliquer à Dieu et aux hommes.

P. Sequeri, professeur à la Faculté de Théologie de l'Italie du Nord, à Milan, expose « La notion de personne dans la systématique trinitaire ». Dire que Dieu est un être personnel, semble non seulement normal et approprié, mais une attribution obligatoire, car Il est quelqu'un avec qui on dialogue, en plus d'être l'Être au plus haut degré. Mais dire que Dieu est trois personnes, là tout se complique. Et lorsqu'on rapproche les discours trinitaire et christologique, les choses deviennent encore moins compréhensibles. L'auteur revient alors à la « proposition des modes subsistants de l'auto-compréhension divine » avancée par K. Rahner ; et il passe à « personne et unification trinitaire » selon Moltman. Encore dans le cadre indiqué par Rahner, il expose brièvement « l'approche existentielle du code personnalistique » de H. Otto, lequel insiste que la trinité de Dieu doit être

comprise dans le sens de notre foi dans le message salvifique de Dieu qui se communique sous des diverses personnifications ; en d'autres mots : il propose « une interprétation existentielle » de la trinité.

Au fond, plus on avance et plus apparaît l'insuffisance de la jonction de l'ontologie de la substance (ancienne) à l'ontologie de la subjectivité (moderne). L'auteur finit par suggérer une issue dans le « passage de l'ontologie personnalistique à l'ontologie du dévouement » (don de soi). « Le don de soi inconditionné et inconditionnant est l'essence de la nature personnelle de Dieu ». Il conclut sa collaboration en parlant de « la révélation trinitaire comme métaphore absolue de l'homme et comme offre de salut ».

W. Pannenberg, théologien protestant, professeur à l'Université de Munich, dans un travail intitulé : « La théologie et la nouvelle quête sur la subjectivité », expose la perspective de la théologie protestante depuis le XVIII^e siècle, par rapport à la personne en tant que centre de la subjectivité. Un aspect intéressant auquel fait allusion cet auteur est celui de la personne en tant qu'être relationnel ou dialogal, tel qu'exposé par M. Buber et par F. Ebner ; il rapproche ces idées de celles d'Augustin.

Dans le dernier sixième du livre on aborde, enfin, le sujet que l'on avait annoncé depuis la préface : le personnalisme en notre siècle. A. Rigobello, de l'Université de Rome, présente « les fondements spéculatifs de l'affirmation de l'idée de personne au XX^e siècle ». Il y a plus d'une idée de personne, et au moins deux perspectives majeures du personnalisme : celle qui prend la personne comme centre théorique de toute la philosophie ; l'autre acceptation donne aussi une importance capitale à la personne, mais située dans le contexte d'une philosophie générale de l'être ou de l'idée, en y étant le sommet ou au moins un point culminant. Le « personnalisme » de J. Maritain est l'exemple de ce dernier type de pensée ; tandis que celui d'E. Mounier (qui d'ailleurs a reçu en propre ce titre) est l'exemple du premier type de personnalisme. A. Rigobello s'intéresse aussi aux penseurs italiens de ces groupes : A. Carlini et L. Stefanini représentent respectivement les deux courants cités.

C'est un peu avant la dernière guerre mondiale que cette pensée autour de la personne s'est manifestée et répandue avec vigueur en divers pays d'Europe. Emmanuel Mounier, son principal animateur, dans ces années-là, rattache sa réflexion à

Renouvier et à son livre (*Le personalisme*, 1903). Mais, plus qu'à cet auteur, le mouvement de Mounier emprunte des éléments à d'autres penseurs ou mouvements : comme « l'expérience intérieure » de Maine de Biran, « la phénoménologie de la conscience » de E. Husserl et de M. Scheler, « l'existence » (un peu plus tard) de l'existentialisme ; et surtout la perspective chrétienne. Le principal instrument de diffusion des idées de ce mouvement a été la revue « Esprit ». Le personalisme de Mounier a deux versants l'un éthique, l'autre politique, les deux aspects étant solidaires et appuyés sur des rapports interpersonnels (le personalisme communautaire). En Italie, c'est surtout A. Carlini qui va développer une pensée semblable, mais en partant d'une base néo-idéaliste gentilienne. Avec des bases plutôt historiques, L. Stefanini va appuyer les efforts de Carlini pour la diffusion des idées personalistes. On ne doit pas oublier G. La Pira, l'un des fondateurs de la « *democrazia cristiana* ».

Tandis que ce groupe de penseurs suivait des voies résolument contemporaines, le groupe de J. Maritain et ses amis se rattachait à la tradition thomiste. Cela rendait difficile les confluences avec l'autre mouvement : l'un centré sur l'être où se situait la personne, l'autre centré sur la subjectivité humaine pour caractériser la personne.

Le texte parle encore de deux autres aspects de la philosophie récente rattachés à l'étude de la personne : le premier a trait aux diverses tendances de « dépassement du sujet », soit en suivant l'herméneutique de Gadamer, soit en mettant à la base du sujet des éléments sociologiques ou inconscients qui le conditionnent et le forment. L'autre aspect auquel est faite allusion est celui de l'intersubjectivité. Donc, la pensée de notre siècle sur la personne, même lorsque faite par des chrétiens, se réfère explicitement à l'homme et non pas à Dieu ou au Christ.

G. Campanini, de l'Université de Rome, revient sur les thèmes traités par celui qui l'a précédé, en les traitant dans des termes historiques : « personne et personalismes dans les années '30 ». Apparus en France, au début des années '30, les mouvements se répandent rapidement et, avant le début de la guerre, ils étaient déjà présents en Italie, Pologne et Espagne. Il met en évidence, comme on s'y attendait, l'activité de Mounier et de Maritain. Leur opposition aux mouvements et idéologies totalitaires de cette époque-là en Europe devient un des éléments de leur combat pour la personne. Mounier en France et La Pira en Italie vont insister sur le besoin de l'engagement politique des personnes ; Maritain aussi le fait dans son *Huma-*

nisme Intégral. Distinguant entre sujet et personne ces auteurs proclament les nécessaires relations interpersonnelles. Tous affirment aussi la pluralité de personalismes, car on peut promouvoir la personne à partir de différentes bases théoriques ou doctrinales.

Partant d'un texte de Paul Ricœur, publié dans la revue « Esprit » en 1983 (Meurt le personalisme, revient la personne), Et. Borne parle des « idéologies antipersonnalistes ». D'abord il fait quelques commentaires sur la philosophie et l'idéologie. Cette dernière ne provient pas proprement du cercle philosophique, mais plutôt de la politique, de l'économie ou d'une autre science humaine ou naturelle. Avec des visées pratiques, concrètes, elle finit par s'imposer à une société et même à toute une époque, cachant et même bannissant la philosophie. Une autre observation initiale : malgré l'importance qu'il donne à la personne, l'auteur n'identifie pas philosophie et personalisme ; il y a même des grandes philosophies (exemples cités : Spinoza et Hegel) qui sont plutôt antipersonnalistes. Donc la philosophie est plus ample et plus diversifiée que la philosophie de la personne.

Si, au sortir de la guerre mondiale, au milieu du siècle, il y a eu en France les trois « ismes » (marxisme, existentialisme et personalisme), ils ne se situaient pas tout à fait au même plan, car ils étaient différemment systématisés. Si le premier de ces trois courants était très systématisé, le deuxième se voulait plutôt a-systématique, tandis que le personalisme prétendait rester ouvert et en continuelle adaptation aux changements historiques. Ainsi, la critique facile qui consiste à identifier une philosophie, dans le cas le personalisme, à un moment culturel (valable dans les années '30-'50, donc dépassé et non plus valable) ne le touche pas. Une autre critique de Ricœur que E. Borne rapporte en discordant c'est que le mouvement de Mounier manquait de profondeur théorique, se servant plutôt de « restes » de quelques mouvements dépassés, comme l'idéalisme, le moralisme, le spiritualisme. C'est vrai que le personalisme a repris des éléments de la philosophie classique, ainsi se situant dans l'histoire, comme c'est vrai aussi qu'il s'est opposé d'un côté aux idéologies collectivistes et d'autre côté aux individualistes : tout ça, qui avait un sens et une force particulière lors de son surgissement, garde sa valeur dans n'importe quelle situation et là est la force théorique du personalisme : une synthèse entre deux extrêmes idéologisés. La personne se veut en même temps respectueuse de la conscience individuelle et de la rationalité universalisante.

L'auteur rattache à trois mouvements (de pensée) les idéologies antipersonnalistes des derniers temps : marxisme, nietzscheanisme et néo-scientifisme structuraliste ; une compréhension de la personne qui dépasse l'individu et donc l'individualisme dépasse aussi ces trois idéologies.

Le directeur de la revue « Études », P. Valadier, parle du « problème de l'homme personnel dans la philosophie politique contemporaine ». Dans le même cadre exposé par l'auteur précédent, en particulier face aux marxistes et aux sciences sociales, il cherche la place (qui n'est pas) faite à la personne, dans la pensée politique de nos jours. Ainsi il se réfère à la mise entre parenthèses de la philosophie politique par les deux tendances indiquées ; et au retour de cette philosophie, plus dernièrement. Il insiste qu'entre le libéralisme capitaliste et le collectivisme, il y a la place nécessaire de la personne libre et responsable qui fait la politique.

Le livre se termine par un appendice, composé de deux « essais bibliographiques », l'un portant sur « le personalisme en Italie » écrit par P. Nepi de l'Université « Sapienza » à Rome, l'autre, sur « le personalisme en France », de J.-D. Durand de l'Université de Lyon. Tous les deux reprennent les noms d'auteurs et les titres d'œuvres déjà vus, organisés pour les deux pays autour des mêmes deux noms de Mounier et de Maritain.

La bibliographie finale, avec ses subdivisions, explicite peut-être mieux le contenu bibliographique que l'on veut divulguer. D'abord « les textes » de J. Maritain et d'E. Mounier, suivis d'« Œuvres d'inspiration personaliste ». Deuxièmement, « des années trente aux années quatre-vingt : le cadre politique et idéologique ». Enfin, trois sections ayant pour titres : « le personalisme », « J. Maritain » et « E. Mounier et l'Esprit ». L'ensemble compte plus d'une centaine et demie de titres.

Le tour est ainsi complété. Partis d'une préoccupation plutôt théologique, à propos de la notion de personne, cela nous a menés jusqu'au cœur de l'âge moderne, où les aspects ontologiques et théologiques initiaux cèdent la première place à la subjectivité humaine sans pour autant disparaître.

Comme dans toute œuvre collective, on retrouve dans celle-ci plusieurs répétitions ; certaines parties sont plus fortes que d'autres : en l'occurrence, on a développé avec plus d'attention et de détails les doctrines des premiers siècles de l'ère chrétienne et celles de notre siècle. Malgré celle-ci et d'autres

éventuelles limitations, c'est une bonne introduction historique et théorique au thème de la personne.

Valdemar CADÓ

Michel Foucault philosophe, Rencontre internationale de Paris (1988). Coll. « Des Travaux », Paris, éd. du Seuil, 1989, 411 pages.

Ce livre est une incontestable réussite, même s'il s'agit d'un type d'ouvrage qui donne lieu bien souvent à des résultats décevants, voire médiocres. Il s'agit des Actes de la rencontre organisée à Paris en janvier 1988 sur la philosophie de Michel Foucault, réunissant les textes d'une trentaine de connaisseurs à la fois français et étrangers (surtout américains), venus rendre hommage à celui qui disparaissait brutalement trois ans et demi plus tôt laissant en chantier une œuvre déroutante et encore mal située dans la pensée contemporaine. Si ce volume se lit bien, c'est, outre la qualité de la plupart des contributions, parce qu'on a cherché à s'en tenir à une interrogation de caractère philosophique (en contrevenant à la volonté de Foucault lui-même de faire éclater les frontières disciplinaires), ce qui confère une certaine unité à l'ensemble des textes aisément groupés sous des rubriques classiques : histoire de la philosophie, éthique, politique, philosophie du langage, etc. C'est ensuite parce qu'avec une rigueur inhabituelle dans ce genre d'ouvrage, on a réussi à faire que les contributions soient toutes de teneur et de longueur assez semblables, c'est-à-dire courtes et denses, chacune étant suivie d'un très bref synopsis des discussions (parfois suggestives, parfois cocasses) auxquelles elle a donné lieu. Enfin, rien d'autre ne vient alourdir le volume, si ce n'est une présentation d'une page par George Canguilhem, et un appel à poursuivre la réflexion dans le cadre d'un Centre Michel Foucault récemment mis en place à Paris.

Inutile, bien sûr, de chercher à résumer tous ces textes, signés par des philosophes de grande notoriété (G. Deleuze, R. Rorty), par des compagnons de travail de Foucault (F. Ewald, P. Veyne), et par certains de ses commentateurs les plus attentifs (H. Dreyfus, J. Bernauer) ; et on ne s'étonnera pas de l'extrême diversité des approches, des plus élogieuses aux plus critiques, même si on reste frappé par les oppositions radicales qui semblent se dessiner entre les perspectives nationales (française, allemande, américaine). Ce qui retient le plus l'attention, toutefois, c'est la place, au cœur du volume, du débat suscité par l'interprétation habermassienne de l'œuvre de Foucault, selon